

La vie commence à 50 ans

Robert Daudelin

Numéro 166, mars-avril 2014

50 ans après... *Le chat dans le sac* et *À tout prendre*

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71178ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daudelin, R. (2014). La vie commence à 50 ans. *24 images*, (166), 6–9.

La vie commence à 50 ans

par Robert Daudelin

À TOUT PRENDRE DE CLAUDE JUTRA ET **LE CHAT DANS LE SAC** DE GILLES GROULX SONT AU PREMIER RANG des films fondateurs du cinéma québécois moderne. Peu d'œuvres de notre cinéma ont suscité autant de commentaires, d'analyses, voire de thèses universitaires. Jutra et Groulx, aussi dissemblables furent-ils, comme hommes et comme cinéastes, ont profondément marqué le cinéma québécois et la presque simultanéité de leur premier long métrage de fiction semble, avec le recul, marquer le début d'une aventure, aventure dont plusieurs percevaient déjà l'importance en 1963-1964, au moment de l'apparition des deux films en question.

À *tout prendre* connaît sa première projection publique au théâtre Loew's, le samedi 10 août 1963, à 14h30 (!), dans le cadre du Festival international du film de Montréal. Si on en croit la légende, la copie arrive directement du laboratoire, une bobine après l'autre... Il faut dire que le *Montreal Star* du 1^{er} août titrait que Jutra était encore en tournage, neuf jours avant la première. Le film fait par ailleurs partie, avec *Pour la suite du monde* de Brault et Perrault et *The Annanacks* de René Bonnière, de la compétition du premier Festival du cinéma canadien, dont il remporte le Grand Prix décerné par un jury international que préside le cinéaste britannique Lindsay Anderson.

Dans le petit monde du cinéma, et plus largement des arts, le film est attendu. Claude Jutra n'est pas un inconnu en 1963. Il a été primé au Canadian Film Awards dès 1949 pour un court métrage expérimental, *Mouvement perpétuel*, coréalisé (avec Norman McLaren) et interprété *Il était une chaise* (1957), collaboré avec Jean Rouch sur *Le Niger, jeune république* (1961), travaillé avec son ami Michel Brault à plusieurs courts métrages, été produit par François Truffaut pour *Anna la bonne* (1959) et participé à plusieurs titres aux expériences de cinéma direct menées à l'ONF. Jutra est même connu d'un assez large public, ayant été l'animateur de la série télévisée *Images en boîte* en 1954.

Chaleureusement accueilli lors de sa première par une salle comble, *À tout prendre* ne fait pas pour autant l'unanimité. La presse montréalaise est partagée: Alain Pontaut, alors critique à *La Presse*, s'il reconnaît le « travail technique d'une grande allure », souhaiterait « moins de badinage et de séduisants trompe-l'œil », réaction à chaud qu'il corrigera quelques jours plus tard au moment d'écrire son bilan du festival, reconnaissant même que le film de Jutra marque « une date » et autorise « une espérance ». Si le *Petit Journal* n'y voit qu'une « expérience, rien de plus », *Photo-Journal*, sous la plume enthousiaste de Rudel-Tessier, parle d'une « œuvre éblouissante ». Quant au jeune critique du *Nouvelliste* de Trois-Rivières, Gérald Godin, il célèbre ce film qui « abonde en trouvailles ». Même *The Gazette*, sous la signature du fantasque Harold Whitehead, lui est favorable! Mais c'est Jean Basile du *Devoir* qui signe un véritable texte critique, long et bien argumenté, paru le 12 août, et qui conclut « que ce film marque une date dans l'histoire du cinéma canadien par son ambition, ses recherches, son sujet ». Gerald Pratley, correspondant de *Variety*, par ailleurs membre du jury, n'apprécie guère le film qui lui semble copier à qui mieux mieux Truffaut et Godard – ce qui n'empêchera



pas la United Artists d'acheter les droits de distribution (pour les États-Unis et l'Amérique du Sud) et de se charger d'une version en langue anglaise, avec commentaire en voix off d'un certain Leonard Cohen... Tous les cinéphiles ne sont pas nécessairement conquis, comme en fait foi le numéro d'octobre-novembre 1963 de la revue montréalaise *Objectif*, bastion de la cinéphilie « pure et dure », de qui on se serait attendu à un accueil chaleureux. Or, c'est tout le contraire: Jean-Claude Pilon, faisant le point sur le premier Festival du cinéma canadien, pourfend « l'infect et antipathique *À tout prendre* », alors que Michel Patenaude signe un long texte critique, moins emporté que son collègue, mais néanmoins très sévère, dans lequel il reproche notamment au film son « indigence » et son « maniérisme », soulignant



Claude Jutra sur le tournage d'*À TOUT PRENDRE*

pourtant très positivement (et combien pertinemment) sa parenté avec le *Shadows* de John Cassavetes. Point d'orgue: dès le 28 août, un lecteur du *Devoir* y va d'une longue lettre pour dénoncer ce film « abject » qui « est la glorification de l'amour libre », opinion partagée par les scribes de l'Office catholique national des techniques de diffusion qui avait accordé au film un « À proscrire », sa plus basse note!

Invité du festival, le critique italien Tullio Kezich dit tout le bien qu'il pense du film dans un journal milanais, ce qui permet vraisemblablement à celui-ci d'être invité au festival de Pesaro, où il reçoit un accueil très positif. Découvert par la critique européenne, primé à Knokke-le-Zoute, *À tout prendre* commence alors sa véritable *vie publique*. Primé aux Canadian Film Awards de 1964 et projeté dans sa version anglaise dans le cadre de l'émission *Festival* de la CBC en avril 1965, le film de Jutra a droit à une nouvelle première le 15 mai 1964 au cinéma St-Denis de Montréal. Le film sera ensuite à l'affiche à Rimouski en juillet et à Trois-Rivières, en octobre. Enfin, c'est en avril 1966 qu'il est lancé aux États-Unis – au Plaza sur Madison Avenue à New York – où il suscite deux textes élogieux de Bosley Crowther, redoutable critique du *New York Times*, et de Colin Young, qui proclame *À tout prendre* « the best film of its generation » dans la prestigieuse revue californienne *Film Comment*.

Récit autobiographique, le film de Jutra dérange alors par les thèmes abordés (les amours d'un homme blanc et d'une femme noire, l'homosexualité), par les préoccupations petites-bourgeoises du héros, peu en phase avec les aspirations sociopolitiques d'une

nouvelle génération de Québécois, mais, surtout, il dérouté par la liberté de son écriture, ce qui a justement empêché le film de vieillir, pour notre plus grand plaisir.

L'ANNÉE DU CHAT

Un an presque jour pour jour après la première du film de Jutra, le 8 août, à la même heure, mais cette fois-ci à la Place des Arts où s'est installé le Festival international du film de Montréal, les cinéphiles québécois sont conviés à découvrir le premier long métrage de Gilles Groulx, *Le chat dans le sac*. Monteur chevronné (notamment des *Raquetteurs*), réalisateur de plusieurs courts métrages remarquables – *Golden Gloves* (1961), *Voir Miami* (1962), *Un jeu si simple* (1963) – qui lui ont valu une réputation d'auteur, le cinéaste n'est alors pas sans savoir que tous ceux qui suivent déjà son travail avec intérêt attendent impatiemment, et avec un immense espoir, le film qu'il a tourné l'hiver précédent – plus précisément entre le 20 janvier et le 3 février. Cet espoir n'est pas déçu. Quiconque était présent cet après-midi-là à la Place des Arts se souvient avec émotion de ce sentiment violent, de cette émotion inqualifiable, d'assister à la naissance d'un grand cinéaste et, qui plus est, d'un cinéaste qui se définissait comme Québécois et le disait haut et fort.

Cet enthousiasme ému qui est le mien, comme celui de tous mes amis de l'époque, n'est cependant pas partagé par tous ceux qui écrivent alors dans nos journaux. Ainsi Joseph Rudel-Tessier, qui avait salué chaleureusement le film de Jutra l'année précédente, se déchaîne dans



En 1963, au Kino-club pendant le Festival du film de Montréal. En haut : Gian Vittorio Baldi, Jean-Luc Godard, Johanne Harrelle, Roman Polanski et Adolfas Mekas. En bas : Claude Jutra, Godard, Polanski, Mekas, Robert Hershorn et Victor Désy.

Photo-Journal, ne voyant dans le film de Groulx qu'une « manifestation de notre jeune prétention ». Alain Pontaut, qui collabore désormais à la revue *Cité libre*, y publie un long article sur le festival, mais un bien maigre et peu louangeur paragraphe sur le film – propos qu'il relativisera ultérieurement dans un article du magazine *Maclean's*. Même notre ami André Pâquet, qui couvre alors le festival pour *L'Action de Québec*, émet beaucoup de réserves, déplorant que l'écriture du film soit « quelque peu diluée ». Disons pour la défense de Pâquet qu'il a revu plusieurs fois *Le chat dans le sac* depuis lors et radicalement changé d'avis ! Plus sévère encore est *Le Nouvelliste* de Trois-Rivières qui, privé des loyaux services de Gérard Godin, confie à un autre journaliste le soin de couvrir le festival. À l'évidence pas très cinéphile, celui-ci range le film de Groulx « dans la classe des amateurs ». Étonnamment, le film se trouve immédiatement des défenseurs dans la presse anglophone : Herbert Aronoff dans le *Montreal Star* salue un film « frais et rempli d'intuitions, d'un esprit qui déborde d'idées » ; moins enthousiaste, la critique torontoise Wendy Michener lui consacre néanmoins plusieurs paragraphes dans un article de l'édition anglaise du magazine *Maclean's*.

Chez les rédacteurs d'*Objectif*, si peu accueillants avec le film de Claude Jutra, c'est l'euphorie ! Le numéro d'octobre-novembre 1964 s'ouvre par un long entretien de Michel Patenaude avec Gilles Groulx,

suivi d'une filmographie du cinéaste. Plus loin dans le numéro, un tableau attribue des étoiles aux films présentés au festival : sept rédacteurs sur huit accordent le maximum (« passionnément ») au *Chat dans le sac*. Enfin, la section critique de ce même numéro inclut un texte très analytique de Jean Pierre Lefebvre (il s'appête alors à tourner *Le révolutionnaire*, son premier long métrage) dans lequel il conclut que *Le chat dans le sac* est « une œuvre qui tend à une pensée cinématographique intégrale que Gilles Groulx est le premier au Québec à amorcer avec lucidité et amour ».

Présent au festival d'août, Jean de Baroncelli, le très officiel critique du journal français *Le Monde*, a vu le film avec sympathie ; il valorise le travail de ses deux protagonistes et conclut : « Gilles Groulx a indiscutablement beaucoup de talent ». Dans son ensemble, la critique européenne sera également sensible aux qualités du film lors de sa présentation en ouverture de la Semaine de la critique du festival de Cannes, en mai 1965, comme en fait foi notamment le très beau texte de Jean-André Fieschi, publié dans le numéro de juillet 1965 des *Cahiers du cinéma*¹, et l'entretien avec Groulx réalisé par Fieschi et Claude Ollier, dans ce même numéro. Cet intérêt pour le film se traduira éloquemment plus tard (en 1970) sous la plume de Louis Marcorelles, grand spécialiste du direct et de l'œuvre de Pierre Perrault, dans son ouvrage incontournable *Éléments pour un nouveau cinéma*. Plus récemment, les considérations d'Alain Bergala sur le travail de Groulx reprendront avec beaucoup de pertinence certains de ces éléments, avançant même l'idée qu'« il faudra à Godard quelques années, et beaucoup de films, pour qu'il trouve, avec *La Chinoise*, une posture de cinéaste semblable à celle de Groulx au moment du *Chat dans le sac* »². Comme le film de Jutra, *Le chat dans le sac* est sélectionné par le festival de Pesaro, alors lieu de rencontre de tout ce qui se fait de nouveau dans le cinéma. Enfin, le 20 décembre 1964, le film de Groulx est diffusé par la télévision francophone de Radio-Canada.

AVEC LE RECU...

À tout prendre et *Le chat dans le sac*, aussi dissemblables soient-ils, sont fondateurs de ce qu'il est convenu d'appeler depuis lors « le cinéma québécois ». Dissemblables, assurément, mais proches parents en ce que, dans l'originalité de leur démarche respective, dans la nouveauté de leur écriture, ils ont imposé l'idée d'un cinéma qui serait à la fois outil de réflexion et d'introspection. Ces deux films font partie de ces œuvres qui appartiennent intimement à leur auteur. *À tout prendre*, c'est Claude ; *Le chat dans le sac*, c'est Gilles : nos précieux contemporains. Sans eux, le cinéma québécois n'aurait pas été ce qu'il est. Sans eux, le Québec serait resté une abstraction folklorique. Ils ont incarné nos inquiétudes et nos rêves, notre soif de liberté et notre ouverture au monde. Jutra nous a dit avec sa sensibilité écorchée que le noir et le blanc allaient ensemble ; Groulx est allé à la rencontre de Coltrane pour nous rappeler que nous faisons partie de la même Amérique. Que demander de plus au cinéma ? Encore fallait-il faire preuve de talent. Les belles idées, les idées généreuses sonnent toujours creux quand elles ne sont que discours. Or, Jutra et Groulx étaient « talentueux » et la suite de leur œuvre le prouvera éloquemment. Jusqu'au *Pays de Zom* et à *La dame en couleur*, leur œuvre s'imposera comme essentielle,



Coll. Cinématique québécoise

Gilles Groulx et Barbara Ulrich, en compagnie de Pierre Juneau lors de la conférence de presse du *CHAT DANS LE SAC* en 1964 au Festival du film de Montréal.

déterminante pour la naissance d'un cinéma adulte, comme l'a été la poésie d'Anne Hébert, Hénault, Lapointe et Miron, pour ne citer que ceux qui nous ont quittés.

Il n'est jamais trop tard pour découvrir, et re-découvrir, les œuvres majeures : c'est le projet du présent numéro de *24 images*. Et ce, sans

prétention. Si ce n'est la prétention de réaffirmer leur place dans notre cinématographie. [24](#)

1. Ce texte est repris intégralement dans un des livrets d'accompagnement du coffret Groulx de l'ONF.
2. «Godard/Groulx: quel partage de cinéma? *Le Chat dans le sac* comme film-charnière», *Nouvelles vues*, n° 14, hiver 2012-2013, Québec, Université Laval. (Disponible sur Internet en format PDF).



LE CHAT DANS LE SAC



LE CHAT DANS LE SAC